Promesses

Louise André



Louise André

Promesses

© Louise André, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1462-1

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Le bonheur, on ne le trouve pas, on le fait. Le bonheur ne dépend pas de ce qui nous manque, mais de la façon dont nous nous servons de ce que nous possédons. »

Arnaud Desjardins
Écrivain, spiritualiste (1925-2011)

Chapitre 1 : Elle

Je tenais sa main dans la mienne. Elle était chaude, réconfortante. En cet instant, c'est moi qui aurais dû le réconforter. Mais là, c'est lui, qui comme toujours m'apaisait.

J'observais les traces laissées par les perfusions. Ces petits points, presque imperceptibles, qui trahissent les aiguilles que l'on a retirées du dos de sa main. Ces traces, j'en étais l'auteur. Oh non ! Je ne les lui ai pas faites, mais plutôt j'en étais la cause. Il me répète jour et nuit que je suis son plus grand bonheur. En réalité, je suis son plus grand malheur.

Il l'ignore…

À contrecœur, je lui ai promis que je ne me laisserais pas envahir par le chagrin. Je déteste les promesses. La seule que j'aurais dû tenir, c'est celle que je me suis faite à moi-même : ne plus jamais en faire ! Mais on ne peut rien refuser à un mourant, il a sur nous un pouvoir qui rend caduque toute promesse antérieure. Les promesses qu'on lui fait relèvent du sacré. Il le sait. Il en profite. Il me fait promettre d'être heureuse après lui. Je l'aime, alors en toute conscience, je jure, en me demandant comment je pourrai tenir un tel engagement.

Comment pourrais-je vivre sans lui ? Sans lui, je m'écroule. Sans lui, je n'ai plus d'air. Sans lui, j'étouffe. Sans lui, je ne suis plus… Il est mon unique raison de vivre depuis que j'ai l'âge de cinq ans.

Il me dit que je suis forte, que j'ai vécu bien pire, il me le ressasse comme un mantra. Il me rappelle que je me suis écroulée auparavant, que je me suis relevée. Oui, je me suis relevée pour mieux sombrer, plus profondément, dans un abîme sans fin, rongée par la rage et la vengeance. Les stigmates de cette épreuve m'ont à peine permis de survivre ces dix-sept dernières années. À présent, le destin s'acharne à nouveau sur moi. Et me voilà ici, à le veiller jour et nuit. Et le voici là, allongé dans ce lit aux draps blancs. Exactement où je voulais qu'il soit.

Je déteste les draps blancs, ça date d'il y a longtemps déjà. Je déteste les hôpitaux, cette odeur de fin de vie que l'on essaie de gommer à coups de désinfectant. Cette odeur qui s'incruste dans tous les recoins du bâtiment, dans vos vêtements et jusque dans les moindres pores de votre peau. Cette odeur qui envahit à nouveau mes narines, elle est restée gravée à tout jamais dans ma

mémoire olfactive, c'est l'un des rares souvenirs de mon enfance. Les derniers souvenirs qu'il me reste de ma mère. L'image de draps blancs et cette odeur infâme.

Et je suis là aujourd'hui. Précisément, là où je voulais être. Il faut se méfier des vœux que l'on fait, ils peuvent se réaliser.

Un bruit sourd interrompit le fil de mes pensées.

— Je peux entrer, murmura l'infirmière, je viens prendre ses constantes.

J'acquiesçai de la tête. Avais-je le choix ? Je déteste ces questions qui n'admettent qu'une unique réponse. À une époque pas si lointaine, ça aurait été le genre de question qui m'aurait rassurée. Mais aujourd'hui, le monde me paraît moins binaire. Une question ne peut désormais, pour moi, admettre que des réponses non tranchées. Elles doivent être nuancées nécessairement par un ou plusieurs arguments bien pensés. Cette question aurait mérité une réponse du genre : « Oui, tu peux prendre ses constantes, mais non, tu ne peux pas entrer, tu nous déranges dans notre tête-à-tête. » Je serrai la mâchoire dans l'unique but d'empêcher le flot de mes pensées de se ruer en cavalcade sur l'infirmière. Elle s'en alla aussi vite qu'elle était venue, son dossier à la main et son stéthoscope autour du cou, avec à peine un regard pour lui, comme s'il était déjà parti. Ce ballet incessant du personnel soignant commençait à sérieusement m'irriter. Elles passent comme des fantômes, je les remarque à peine. Je serais incapable de les reconnaître, de les distinguer l'une de l'autre, elles ne sont que des silhouettes blanches qui obscurcissent mon paysage. Je veux juste être seule avec lui, sans interruption, sans tiers. Comme au début : nous deux, seulement nous deux.

Lorsque je me lève enfin de mon fauteuil, le dos cassé, j'enrage contre le prix facturé à la Sécurité sociale pour cette chambre exiguë qui ne comporte même pas un siège digne de ce nom. À croire que l'on veut faire fuir ceux qui accompagnent les malades jusqu'au dernier moment. Sûrement pour que les mourants dépérissent plus vite. Sûrement pour que la chambre soit à nouveau occupée, qu'elle soit à nouveau facturée.

Mourant… oui, il est mourant. Je me le rabâche chaque jour comme une réalité que je dois ancrer en moi. Mais je n'y parviens pas. J'abaisse la barrière de sécurité de son lit. Je prends soin de déplacer sa main ; je ne veux pas ne pas la lui broyer en m'allongeant près de lui. Il est aussi fragile que mon cœur en ce moment. Je pensais que cet organe s'était brisé il y a longtemps déjà. Mais les souffrances que je ressens aujourd'hui me confirment qu'il gît toujours dans ma

poitrine. Chacun de ses râles transperce mon cœur profondément. Ma cage thoracique est oppressée, mon souffle se coupe, mes joues se mouillent.

Installée près de lui, j'essaie de faire le moins de bruit possible. Mais à chacun de mes mouvements, le bruissement irritant de la matière imperméable qui recouvre le lit, trahit ma présence. Égoïstement, je voudrais qu'il se réveille. Je veux passer la moindre seconde qu'il nous reste ensemble à entendre sa voix, à croiser son regard… Si tendre. Mais quand il dort, il ne souffre pas.

Je pose mon nez tout près de son cou pour humer encore une fois son odeur. Je lutte pour ne pas sombrer, mais mon combat contre la fatigue est perdu d'avance. Je la laisse gagner juste un court instant pour récupérer un peu. Juste le temps que son sommeil s'évapore avec la prochaine douleur ; le temps que le mien s'interrompe avec le prochain râle.

Chapitre 2 : Lui

Elle est là encore, toujours, comme une ombre accrochée à moi. Les yeux fermés, je sens sa chaleur sur mon torse. Son parfum trahit sa présence, il m'enivre encore une fois : *Poison*. Il lui va si bien. C'est mon poison, si je devais en choisir un, c'est sur elle que mon choix se porterait. Elle pense qu'elle a causé ma mort, à tort. Je l'étais déjà avant elle. Un être errant dans les limbes. Consumé par les remords. Dévoré par les regrets. Cerné par les fantômes du passé. Elle m'a ramené à la vie. Ma vie, la vraie, celle dont j'avais rêvé gamin. Elle fut courte celle-là, mais tellement intense avec elle auprès de moi. Ce cadeau qu'elle m'a fait, je veux le lui rendre.

Lui donner une raison de vivre, même après moi. Surtout après moi. Je veux qu'elle aille enfin de l'avant. Elle ne pourra jamais oublier son passé, elle ne le doit pas. Ses blessures ont fait d'elle ce qu'elle est, elles ont forgé son caractère, elles font sa force. Mais elles ne doivent pas être son unique raison de vivre. Il y a des blessures dont on ne guérit jamais, celles qui, même avec le poids des années, restent intactes, à vif, voire pire, s'amplifient avec le temps. Ces fêlures qui, lors des rares moments de bonheur, vous font ressentir une absence, elles vous rappellent inévitablement qu'il vous manque quelqu'un.

Mon corps se décompose, je le sens, le poison ronge mes chairs, comme auparavant mon passé rongeait mon esprit. La morphine ne fait plus effet. Je me retiens de hurler. Je me mords les lèvres pour calmer la douleur, mais je n'y arrive pas. Cette automutilation n'a qu'un effet : contenir mon cri.

Je ne veux pas la réveiller. Elle doit se reposer, elle veille sur moi depuis mon admission, sursaute à chacune de mes contractions, respire au rythme de ma lente agonie. Elle est endormie sur mon épaule, je la contemple. Je ne suis pas honnête avec elle, je m'en veux parfois. Je n'ai pas l'impression de la mériter. Elle est la personne que j'aime le plus au monde et paradoxalement la personne à qui je mens le plus. C'est d'ailleurs mon excuse. Elle ne partagerait sûrement pas mon point de vue. C'est parce que je l'aime que je lui mens, parce que je veux son bonheur que je ne lui révèlerai jamais la vérité. Si elle l'apprend, elle ne s'en relèvera pas.

Si elle l'apprend, elle se jettera à corps perdu dans la vengeance. Elle a son coupable, elle m'a moi. C'est tout ce qui compte, c'est tout ce qu'il lui faut. Elle

a son bouc émissaire, elle peut enfin commencer à vivre.

Malgré tout, j'ai peur. Je sais qu'elle ne se battra jamais pour elle. Elle n'a pas ce courage, elle ne l'a jamais eu. Et pourtant, pour une promesse, pour ceux qu'elle aime, elle mettrait une armée à terre toute seule. Alors il lui faut quelqu'un d'autre que moi à aimer. J'espère que Dieu entendra mes prières. Il ne l'a jamais fait auparavant, durant ces quinze longues années, mais là je suis mourant, il doit m'accorder une dernière volonté. Tous les condamnés à mort ont droit à leur dernière cigarette, n'est-ce pas ? Ma cigarette à moi n'insuffle pas la mort. La mienne insuffle la vie. Alors j'y ai droit !

Je veux qu'elle trouve la paix. Après toutes ses années de souffrance, je veux nous libérer, tous les deux. On s'est fait du mal l'un l'autre. On se sauvera l'un l'autre. Pas de la façon dont je l'aurais imaginé, pas de la façon dont elle l'espère. Mais je la sauverai, enfin je prie pour que la graine de l'espoir que j'ai semée porte ses fruits.

J'aurai un seul regret : ne pas pouvoir en profiter. Mais de là-haut, j'espère pouvoir admirer mon œuvre. Grâce à elle, je caresse désormais l'espoir de finir là-haut.

Quelques mois plus tôt